

**ANA MOLKO**



**LES ATTENTES  
INSOUMISES**

# Les attentes insoumises

**ANA MOLKO**

## 1.

Times Square 5 h32, sans doute l'un des lieux les plus connus au monde. Connu de par son effervescence continue, infernale, du soir au matin. Et ce, qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il neige. Fameux pour ces dizaines et ces dizaines d'écrans, ces publicités géantes et ces néons qui illuminent comme en plein jour lorsque la nuit étend son voile. C'est le seul endroit où l'on peut rencontrer successivement Mickey, Spiderman, une statue de la liberté vivante, Captain America, ou encore un cowboy en slip rose, qui joue de la guitare et se fait prendre en photo avec les touristes de passage. Times Square, ce sont également ces restaurants bondés à toute heure, un coin où jamais rien ne se fige. J'ai lu quelque part qu'on estime que lors du réveillon, sept cent cinquante mille personnes en moyenne, viennent chaque année assister au décompte et au feu d'artifice pour célébrer le Nouvel an. Times Square, 5 h32, je ressens comme un malaise. Les rues sont totalement désertes. Je me dirige vers un building au milieu de la place. C'est cet immeuble, celui qui a donné son nom à l'esplanade, celui avec la boule géante qui descend à la Saint-Sylvestre. Il est surmonté d'une horloge qui martèle inlassablement les mêmes chiffres de ses aiguilles. Asséné par tous ces écrans lumineux qui ne transmettent que des parasites, je suis pris de vertige. Comment suis-je arrivé ici ? Je m'arrête un instant et regarde autour de moi. Je me surprends à penser à un film, qui m'avait fichu une sainte trouille quand j'étais gosse. Tom CRUISE y campe le personnage principal, et se retrouve seul dans le même décor, vide. C'est à cet instant précis que commence le jeu de piste de son cerveau pour réaliser que quelque chose d'anormal se produit. Je tente de trouver une échappatoire, une manœuvre, quelque chose pour ne pas me sentir piégé dans ce décor étranger et effrayant, dans cet immense halo lumineux, ce silence, uniquement brisé par le bruit des bouches d'aération recrachant leur vapeur. Tout à coup, j'entrevois quelque

chose de blanchâtre se mouvoir vélocement, pour se dérober derrière un bâtiment. Je me lance à sa poursuite et je débouche sur une petite porte en bois au fond d'un patio dallé. La façade est très étrange, surtout qu'elle déteint totalement avec l'architecture générale de Manhattan. J'ouvre le rond de poignée vintage en bronze, et je découvre l'obscurité. Tout est terriblement sombre, comme dans le terrier du lapin blanc d'Alice. J'attends que mes yeux s'habituent à cette pénombre pour discerner quelque élément, quelque indice afin de me situer. J'examine la couche homogène et dense de noir, telle la brume devant mon regard. Le silence pesant de ces infernales secondes me ramène à mes mauvaises dispositions, mes frustrations et mon incapacité à prendre une décision : dois-je m'attarder sur le pas de cette porte, ou dois-je m'élancer ? Quelques instants de plus à spéculer sur cette épaisse nébulosité menaçante, et je suis bon pour perdre complètement la raison. C'est alors que jaillit du fin fond de sa tanière dépourvue de lumière, une sinistre abomination laiteuse qui me saute dessus, me plante ses deux effroyables pattes dans la cuisse, laissant deux puits ensanglantés, avant de s'évanouir pour toujours dans l'intimité de son antre. Je ne l'ai vu que quelques secondes, mais cette immense créature opaline ressemblait à une espèce d'insecte vorace inconnue. La douleur et la peur m'envahissent. Je voudrais crier, mais je n'y arrive pas : je suis réduit au silence pour toujours, tétanisé par une étrange émanation tout de blanc vêtue. Mon cerveau produit un dé clic : je suis en plein rêve, et mes rêves reflètent mon désarroi : je suis seul et vidé. J'ouvre les yeux, assis sur mon lit, essoufflé et en sueur. C'est la quatrième fois ce mois-ci que la nuit, je suis rattrapé par mes angoisses. Des rues désertes, des courses-poursuites sans fin, du vide, du néant, de la peur et des frustrations, pas besoin d'être psy pour analyser le pourquoi de ces cauchemars. Je retourne mon oreiller trempé et m'accorde quelques heures de sommeil en plus... À travers les fenêtres, le vent me berce de sa douce mélodie et ne met pas longtemps à me pousser dans les bras de Morphée.

## 2.

Il est 8h15 à mon réveil. Comme chaque jour ou presque, je me lève avec une humeur maussade et une migraine carabinée. La machine à café programmée entame sa routine matinale, pendant que je passe sous la douche, espérant me rafraîchir les idées. Comment en suis-je arrivé à m'infliger tout ça encore ? Qu'est-ce qui me permet de croire que mes mots (mes maux ?) sont assez bons pour être partagés ? En sortant de la douche, laissant quelques empreintes humides sur mon passage, j'essuie la buée sur mon miroir d'un revers de la main. Mon reflet me frappe plus net. Le seul instant véritable où je m'autorise à faire face à moi-même. Peu importe, je me brosse les dents et me dirige vers la cuisine pour me servir la première d'une longue série de cette drogue noire à laquelle je carbure depuis quelques mois. Assis à mon bureau, je ne vois que l'écran. Je fais machinalement abstraction de tout le foutoir de ma vie encombrante. Encore une fois, les mots me manquent. Pourtant, dans ma tête l'histoire est là, les phrases sont mélodieuses, le style, la couleur, l'ambiance tout est harmonieux. Contée par la voix d'Alfred HITCHCOCK, avec ses justes temps de pause, elle sonne merveilleusement à mes oreilles. Mais, quand il s'agit de tout transcrire, ça se complique. Quand ai-je commencé à souffrir d'Alzheimer ? Quand est-ce que les mots les plus évidents se sont fait la malle ? Bref, il serait temps de s'y mettre. Me perdre en digressions comme à mon habitude, ne me donne jamais satisfaction. Je dois sortir un nombre de pages suffisantes pour pouvoir ne pas trop me sentir en situation d'échec. J'écris d'instinct, les idées coulent, mais de brusques interruptions surgissent. Comme si on ouvrait un robinet pour le refermer net. Je dois écrire quelques pages, mais l'histoire qui déborde de mon esprit continuellement en dehors de mes séances d'écriture, fait place au silence. Un profond soupir stérile s'est emparé de ma cervelle, serait-ce une blague ? Cela fait six mois que mon éditeur m'a remis mon avance, il attend mon second livre de pieds fermes pour janvier prochain, et doit lire les 6 premiers chapitres dans moins d'une quinzaine de jours... Je n'ai pourtant pas pu me résigner à écrire une seule minuscule petite page. Le blocage me paralyse

corps et âme, et étend ses griffes sur mes jours et sur mes nuits. Ma bouche est pâteuse, et je sens une grande lassitude monter en moi. J'ai besoin d'une petite chauffe. Je tangué jusqu'au bar, situé à l'angle du salon et de la kitchenette, dans un grand état d'agitation. Pas la peine de prendre le temps de me sortir un verre. Je m'enfile directement au fond du gosier le tiers d'une vieille bouteille de Scotch. Je perçois une longue série d'acouphènes résonnant dans différentes tonalités. Ma tête va exploser quand je réalise que la bouteille est vide et qu'il m'en faut une autre. Je prends ma veste jetée comme à son habitude sur le canapé et j'attrape mes clefs. Hors de question de stopper nette cette petite fête qui promet d'être bien plus juteuse qu'une de ces autres journées à souffrir le cul sur ma chaise. Je n'en peux plus de toutes ces interminables tergiversations, ces parties d'échecs, ces tribulations indomptables de mon esprit. Je claque la porte, et me retrouve dans la rue. Le vent frais me ranime un peu. Non sans difficultés, je relève le col de ma veste, qui s'était coincé à l'intérieur. Les rues de la ville, pour peu que les rideaux sombres de brouillard daignent se lever, jouissent d'une vue imprenable. Quelques fois, comme aujourd'hui, le soleil pénètre et chasse pour quelques instants cette couche épaisse de nuages qui traînent dans les hauteurs environnantes. Je hume l'air saturé de senteurs de friture et de tabac froid. Je cligne machinalement des yeux, ébloui par les couleurs et les reflets du soleil sur les pare-brise des voitures stationnées. Je suis assourdi par les bruits de la ville. Je continue d'avancer vers la supérette la plus proche afin de mener à bien ma quête. Je suis marqué par cette vie déchirée. Tout a basculé si vite, j'étais sur la bonne voie pourtant, mon premier livre avait vraiment bien été reçu par la critique. Me remettre à l'écriture me semblait une simple formalité. J'ai abandonné, je me suis résilié si facilement, concédant mon pouvoir aux charmes de mes dépendances. Et je l'exècre ce pouvoir, il est le bourreau de ma liberté, mais sa hache est bel et bien entre mes mains. Ma nature elle-même est de mauvaise fois. Elle m'a entraîné dans ses torpeurs, m'a séduit, trompé et corrompu en quelques mois. Elle se rit de mes sueurs, et transforme mes efforts en un jeu de hasard et mes convictions en supercherie. Avant même d'en prendre conscience, je me retrouve devant la porte

de la salle communale. Cette salle est réservée aux groupes de soutien et autres associations ou clubs sportifs. Un petit groupe de personnes tente de se réchauffer en se regroupant autour de la machine à café.

### 3.

Je perds vraiment la boule. Je sors m'acheter une bouteille d'alcool pour pimenter ma journée de merde et au lieu de ça, je diverge, je m'abandonne à ma pensée et... Je me retrouve à une putain de réunion des alcooliques anonymes. Je subis littéralement ma vie en ce moment, c'est vraiment un truc de dingue. J'écoute patiemment les histoires des uns et des autres. De toute évidence, je ne vais pas recevoir ma dose d'analgésique aujourd'hui. Je remarque Debbie qui me sourit deux rangées plus loin. C'est une femme de mon âge, plutôt jolie. Elle a été violée par son père pendant 5 ans avant que sa mère daigne le foutre à la porte. Et malgré toutes les psychothérapies qu'elle a suivies depuis, elle dit que rien ne vaut les AA pour l'empêcher de replonger. Je crois pouvoir dire que c'est une sorte d'amie, ou du moins, c'est ce que j'en ai de plus proche, ces derniers mois. À la fin de la séance, Debbie s'approche de moi. Elle me demande si j'ai finalement réussi à écrire quelque chose. J'allais esquiver la conversation comme à chaque fois. Là, elle s'écrie « et tu sais quoi ? J'ai vu un truc trop cool l'autre jour sur CHANNEL 5, j'avais t'appeler !! Mais bon, j'ai pas ton numéro alors, hein, c'était un peu compliqué !! » Elle se lance dans un petit rire entendu et reprend « Y a un gars qu'était interviewé à propos de ce truc de la page blanche et c'est fou, j'ai tilté !! Il racontait qu'il s'enregistrait sur un vieux magnétophone et que depuis tout roulait !! Tu devrais trop essayer !! D'ailleurs, j'en ai un !! Bon chez moi, hein, je l'ai pas pris parce que, tu te montres pas trop ces derniers jours... Bref, si tu veux, je pourrai te le filer !! » Elle avait l'habitude de se montrer enthousiaste et pressée, mais là, je me sentais carrément agressé.

« Ecoute Debbie, hum, c'est vraiment sympa que t'aie pensé à moi, mais je suis pas vraiment sûr que ça puisse changer quelque chose... »

Et bien sûr, elle y va de son petit air déçu qui me donne l'impression d'être un sale type. Elle insiste, elle était tellement contente de son idée.

« Ouais, ouais, mais n'empêche que tu perds rien à essayer, nan ?? »

Je craque, je craque, elle n'a pas tort après tout « Oui, carrément. Tu sais quoi Debbie, t'as carrément raison, au point où j'en suis... Tiens, je vais t'écrire mon adresse sur cette serviette et t'auras qu'à passer quand tu veux, merci en tout cas... Bon, je dois filer, mais à très vite du coup et merci encore !! ».

Je m'enfuis de cette salle sordide, je ne comprends pas encore réellement comment j'ai atterri là. Je rentre chez moi, tant pis pour la supérette. Peut-être qu'en fin de compte, mon combat n'est pas terminé, peut être que j'ai encore des choses à raconter.

#### 4.

Ces six derniers jours, j'ai descendu toutes les formes de liquides qui me passaient sous la main. J'ai même cru que dans une extase mystique, l'inspiration aurait été assez forte pour me permettre de faire sauter le bouchon de cette bouteille qui contient ma verve. Et que dire de cette petite feuille pliée en huit, dans laquelle traînait un reliquat de mes années universitaires ? Je l'ai retrouvée l'autre fois, et l'ai rangée sur l'étagère du bureau. Je la saisis et la déplie. À l'intérieur, se trouve un petit buvard coloré et prédécoupé, sur lequel, un jour, une âme charitable avait déversé une ou deux gouttes de ce merveilleux psychotrope hallucinogène, qu'on appelle LSD. Pendant mes années de fac, à part une grande euphorie, des fous rires, des crampes musculaires et autres tremblements, je n'ai été capable que de baver comme un vulgaire Saint-Bernard. L'expérience n'a aucunement été prolifique et j'ai juste eu un mal de chien à réussir à récupérer de la descente. Je suis au pied du mur, à tel point que, quand je glisse le carton sous ma langue, l'idée ne me paraît pas si mauvaise. Je sors un burger du congélateur, le déballe et le mets dans le micro onde sur deux minutes. Dès que la sonnerie retentit, j'ouvre la porte et je sépare le pain pour tester la température du steak. Comme je m'y attendais, il est brûlant à l'extérieur et gelé à l'intérieur. Je m'empare de

la viande pour la remettre quelques instants de plus à chauffer. J'engloutis le sandwich en une bouchée, je ne m'étais pas rendu compte à quel point la faim me taraudait. Je perçois une boule d'angoisse dans mon ventre. Le vif-argent monte lentement dans mes veines. Ma vision se trouble et les objets autour de moi se mettent à prendre vie. Mes bras commencent à bouger tout seul, mon corps aussi. Et petit à petit, mon cou se tend et se crispe comme pas possible, ma mâchoire se serre, ça y est, je monte. J'ai beaucoup de mal à saisir les sensations absurdes que j'éprouve, mais je sais qu'elles sont là. C'est comme si elles m'échappaient quand j'essayais de m'en emparer. J'explose de rire et je commence sérieusement à "partir". Je vois le visage du chat du CHESHIRE sur tous les murs de ma cuisine et l'instant d'après il forme littéralement une mosaïque sur les vitres des fenêtres, juste devant mes yeux. Alors, des chevaux déboulent autour de moi, au galop, et prennent un aspect liquide et maniable, un peu comme de la pâte à modeler. La lumière du plafonnier change de couleur toutes les secondes : elle passe du vert, au bleu, au violet, au jaune... Le visage de Debbie apparaît devant moi et flotte comme un spectre multicolore. Ensuite, il commence à se déformer, son sourire grandit jusqu'à atteindre ses yeux (un sourire de joker) et ses traits deviennent contrastés comme si on leur avait imposé un filtre. La couleur de son visage et de ses cheveux change sans arrêt. Je sens mes yeux se détendre, comme si le sang dans les veines de cette zone s'était mué en vin moelleux et brûlant. Cela me fait mourir de rire, je n'arrive même plus à respirer. C'est complètement dément. Et ça s'annonce plus intense encore. Visuellement, je n'ai jamais encaissé aussi puissant, aussi fluide. Mon corps, lui, est aussi léger qu'une plume, mais ma tête pèse une tonne, et l'impression que je vais gerber d'une minute à l'autre, me submerge. Je me regarde gesticuler et cela me procure une vague de frissons qui me déchire l'échine. Je me plie, j'effectue des pressions intenses sur ma boîte crânienne, et je me tiens les bras avec force. Je ne suis plus moi-même, je fais des gestes incohérents et effrénés. Alors, une sorte de puissance monte en moi, tellement forte que je ne peux bientôt plus la contenir. Un orgasme délirant se propage en moi, en plus fort, le rapport sexuel et



l'éjaculation en moins. Le manque de présence féminine dans ma vie se fait rudement sentir. Voilà que je revois le doux visage de ma Debbie, j'ai envie de la câliner, de lui parler. J'ai l'impression d'être amoureux d'elle, bordel ! Je crois que je l'appelle désespérément. Debbie est une fée. Une magnifique créature qui étend ses ailes... J'ai le sentiment que je ne pourrais plus jamais redescendre... Je me suis assis pour de bon. Je commence à avoir la nausée. Je vomis. Après quoi, je me sens tout mou, vidé, et j'ai mal aux jambes. Je m'affale sur mon lit. Je me sens nerveux, empressé, speedé, déchainé, fiévreux, inquiet, troublé, perturbé, excité et enragé, tout en même temps. Je n'ai pas trop envie de me coucher dans le noir tout seul, je ne vais plus jamais dormir ! Les cauchemars ne sont rien à côté de l'agitation, de la confusion globale, et de la désorientation qui me plaquent sur mon matelas. Mes hallucinations, tout comme la fièvre, et autres signes d'hyperactivité finissent très lentement par s'estomper. J'entends plusieurs coups successifs de loin, de très loin, comme si une fourmi toquait au fond d'un puits. Est-ce une illusion ?

## 5.

Je me réveille à terre. J'ai dû tomber violemment pendant les heures qui m'ont servi de récupération, car tout mon flanc droit me fait affreusement souffrir. J'essaie de contempler ce qu'il reste de moi, pour faire le point et ramasser les pots cassés. J'arrive à me mettre debout, et je tangué jusqu'à la porte d'entrée. Sur le paillason usé, est posée une enveloppe kraft cerclée avec de la ficelle. Je dépiaute l'emballage et je découvre un petit magnétophone noir avec deux cassettes vierges. Un petit morceau de papier rose est scotché à l'arrière de l'engin.

« Chose promise, chose due ! XXX Debbie ».

Cela me fait gentiment sourire. Je suis empreint d'un mélange de reconnaissance et d'excitation. Elle ne veut vraiment pas lâcher l'affaire, et son obstination me pousse à ne pas la décevoir, et à me dépasser. Bon ! Pas le temps de gamberger. Le ronronnement de la machine à café me sort du coaltar qui achevait d'engloutir ma tête, et ça tombe à merveille. Je me sers une tasse dont je savoure chaque gorgée. Sûrement un relent de mon

euphorie nocturne. J'inspecte le dictaphone. Une cassette est déjà à l'intérieur, et son fonctionnement basique ne m'oppose aucune résistance. J'ai pourtant quelques appréhensions à supporter le son de ma propre voix. Je me lance, car il faut bien commencer quelque part, et les vapeurs de ma nuit agitée m'aident quelque peu à me dérider. Mon regard se perd dans le vague quand je me prépare à balancer mes premiers mots. Je n'ai pas encore trouvé de titre pour cette histoire, je décide tout bêtement de la nommer « la muse brisée ». Mon phrasé est difficile et saccadé. Mais après quelques hésitations, le flot se fait plus régulier et je reprends confiance. L'histoire se passe dans les années 80, mon personnage est une femme, et son parcours est largement inspiré des récits de Debbie aux AA. Je m'occuperais de sa réaction plus tard, inutile d'effrayer la bête. Je me prends au jeu et je m'exprime avec des phrases simples mais efficaces. Pour m'éloigner de l'histoire originelle, je m'attarde sur la description de la protagoniste, de son physique, sa personnalité, le regard qu'elle apose sur son monde. Ce n'est encore qu'une enfant, avec des illusions et des étoiles plein les yeux. En m'appropriant le récit, je lui donne un souffle nouveau, pour qu'enfin, il suive son propre chemin. Sans même m'en rendre compte, je passe des heures à pratiquer l'exercice et à en explorer les limites. Lorsque je reprends mes esprits, et que je discerne à nouveau ce qui m'entoure, la nuit est tombée. Au bout de trois jours de travail sur le même rythme effréné, différents chapitres de la vie de cette fillette prennent vie. Le décor est planté. Et je me sens bien, tellement bien que je décide de retourner à une réunion, pour partager, une fois n'est pas coutume, une expérience agréable.

## 6.

Debbie est là.

Elle s'approche d'un pas sautillant, avec un sourire ravageur.

Elle m'explique non sans gêne, qu'elle n'a pas voulu entrer chez moi, car cette entrée la paralysait. Son père a vécu quelque temps dans ma maison.

Après avoir été jeté tel le malpropre qu'il était, plus personne n'avait entendu parler de lui. Pour un temps. Il a fini par reprendre contact.

Quand on est toxique, on se doit d'empoisonner sa proie jusqu'au bout de ses ressources.

Il a vécu quelque mois avec une femme, chez moi, dans ma maison. Dans mes murs. Je reste sans voix, pendant qu'elle continue de me déblatérer ses souvenirs insensés, avec un détachement inquiétant. Je perds le fil, mais qu'est-ce qu'elle me sort là ? Finalement, j'émerge de ma torpeur, totalement incapable de gérer ces informations, tant elles sont ridicules. « ... Mais elle a disparu. Apparemment, il lui tapait dessus, alors elle a eu raison. »

Sérieusement, qu'est-ce que je suis sensé faire avec ça ? Cette femme a le chic pour tout chambouler. J'étais tellement bien, apaisé, fier même, d'avoir remisé ma hache de bourreau. Pas question de prendre la parole, après ça. Je m'engoufre dans mes retranchements. Une seule solution, faire abstraction de tout ce foutoir.

Plus facile à dire qu'à faire, une fois devant mon porche, j'hésite. Et merde, après tout, qu'est-ce que ça peut bien faire ?

## 7.

Me remettre au travail, me permet de ne plus penser à cet épisode, plus que dérangeant, pour un temps tout du moins. Le rendez-vous avec mon éditeur se déroule à merveille. Je n'ai pas les six chapitres espérés, mais ceux que je lui présente, sont prometteurs, merci mon dieu ! Il est plus que satisfait, il est ravi. Il faut dire qu'il se doutait, malgré mes efforts pour le dissimuler, que je me débattais en eaux troubles.

Mais, si ses soupçons étaient fondés, cette entrevue les dissipe pour de bon. À mon retour, je range mon ION TAPE EXPRESS pour ne pas l'abîmer par mégarde. Ma dernière acquisition ne m'a coûté que trente livres, et me permet de transcrire mes précieuses cassettes en fichier texte. J'aurais pu me décider à acheter un dictaphone numérique, mais j'ai bien trop peur que le charme soit rompu si on me retire mon grigri. Le cadeau de Debbie est, certes, un vieux modèle, mais il est très simple d'utilisation, maniable, et il possède un étrange

pouvoir mystique. Superstitions ou non, après tout ce que j'ai traversé, hors de question de tenter le diable. Je vais m'allonger quelques instants. Ces derniers temps, je n'ai fait que bosser. Et, à présent le roman prend forme, l'histoire suit son cours, elle est portée par les personnages. Aussi, je finis par m'accorder quelques moments de répit. Mais le sommeil ne vient pas... J'allume la télé, et tombe sur un documentaire sur la vie des habitants d'un ZOO. Quand je me réveille, la pénombre s'est abattue sur mon intérieur, et dehors, les réverbères scintillent de leur drôle de lueur. Je file sous la douche avant de reprendre le travail. Ma petite fille, Robyn, est brune aux yeux verts, très jolie et plutôt futée.

Les agressions sexuelles ne passent pas toujours par la violence. Son père l'a gentiment escroquée. Et elle qui désirait plus que tout de la tendresse et de l'attention, se retrouve piégée dans une relation subie et dont elle ne peut comprendre les tenants et les aboutissants. Cette relation destructrice dure des années et place la petite princesse de papa dans le silence. Violée, souillée, elle se coupe en deux. La petite Robyn qui va à l'école, qui joue, et la petite Robyn qui souffre d'un secret trop lourd qui la lacère de tout son poids. Elle se sent objet : attrapée, trahie et jetée. J'amorce le chapitre cinq. Elle a grandi. La honte, la culpabilité ont provoqué l'inhibition de l'expression de ses émotions et la déstructuration de sa personnalité, et l'ont poussé sur le tapis roulant de la dépression. Pourtant, elle résiste, car elle sait qu'elle retombera toujours sur ses pattes, quelles que soient les intentions et les machinations du destin. Elle a subi l'humiliation des sévices physiques et mentaux. Elle est arrivée au bout de sa colère, de sa spoliation. Elle a été dépossédée de tout ce qui aurait dû être sa vie. Elle songe sérieusement à éliminer son père. Elle en a terriblement envie. Après tout, il lui a pris ce qu'il lui restait de dignité, et l'a privé de l'innocence à laquelle chaque enfant doit pouvoir prétendre. Mais, j'avoue que la faire passer à l'acte, va inéluctablement faire basculer le roman vers un cheminement plus amer encore. Je ne supporte pas l'idée qu'elle se réfugie dans une vendetta et encore moins de la voir affronter les torpeurs liées à cet acte. Cela va influencer tout son avenir, et de la pire

des manières. Je tiens vraiment à ce qu'elle s'en sorte, qu'elle finisse par être pleinement heureuse et épanouie.

## 8.

Je décide de réécouter la bande afin de savoir quelle suite donner au récit. Je rembobine de deux minutes, pour mieux m'imprégner de l'ambiance. Mais, après à peine quelques secondes d'écoute, la terreur me glace le sang. Je jette le magnétophone sur la table comme s'il me brûlait les doigts. Dans ce que je viens d'entendre, il y a des sons qui ne proviennent clairement pas de moi... Sur l'enregistrement, couvrant mon discours, on perçoit celle d'une enfant, chantonnant une comptine. Ce son est étranger à ma propre conscience, et cette fois, pas question de schizophrénie ou d'hallucination auditive.

Et là, je balise grave.

Il est indispensable que je la réécoute, bien que totalement paniqué, je me dois de vérifier que mon esprit ne me joue pas de tours.

Lors de cette seconde écoute, même si je caresse l'abyssal espoir de m'être trompé, la voix se fait entendre clairement, piégée dans l'enregistrement.

Il y a bien une entité, une réalité inscrite sur la bande, bande qui est elle-même garante de l'objectivité du phénomène.

Et puis, plus rien, si ce n'est, un souffle stationnaire.

L'hiver glacial et acide se pétrifie dans mes veines, à tel point que ça en devient douloureux.

Les soupirs sont brisés enfin par un râlement de femme qui frémit "aidez-moi". Un clac retentit, si impromptu, et si violent, que c'est un miracle si je n'en saute pas au plafond.

Je flippe complètement, suis-je en train de vivre un épisode psychotique ? Car j'aurais juré que la petite fille de la cassette était Robyn. Qu'attend-elle de moi au juste ?

Je deviens fou. Si j'ai pu en douter, si un instant j'ai cru que je reprenais pied, à présent, nul amalgame ne subsiste. La démence s'empare de mon esprit et me tourmente jusque dans mon labeur.

Ma production, mon édifice s'anime juste pour moi, et mon héroïne me harcèle pour que je corrige la trajectoire de son navire...

## 9.

« Il faut porter encore en soi un chaos, pour pouvoir mettre au monde une étoile dansante », je crois que c'est du NIETZSCHE.

Je me suis lourdement alcoolisé et à présent, je me répands en pleurs et en gémissements pitoyables. Quand la tête en vient à me tourner dans cette pathétique petite sauterie, je m'écroule de tout mon souûl.

Les vapeurs qui m'engloutissent, m'engourdissent la bouche et les yeux telle une anesthésie largement pressentie.

Je m'assoupis, intoxiqué de ces breuvages morbides.

J'aperçois une fillette qui se rue dans les couloirs d'une maison aux couleurs chaudes. L'enfant chante, elle semble jouer à une partie de cache-cache où le but serait de ne surtout pas être repérée. Son chant se fait de plus en plus sourd et inquiétant. Elle s'est tapie tout au fond d'une armoire et récite sa comptine avec fanatisme, comme s'il s'agissait d'une prière.

Son père ne met pourtant pas longtemps à la retrouver, et la mène derrière la porte d'une chambre vide de tout ce que la mort ne peut atteindre. C'est, elle, c'est Robyn. Et elle est maltraitée par son père, tout comme dans mon livre. Puis elle grandit, mon dieu qu'elle est belle, tellement féminine et gracieuse ! Elle est en couple avec un homme plus âgé. Je savais qu'elle pouvait s'en sortir ! Elle semble heureuse, non, attendez, tout ça n'est qu'un masque. L'homme est violent. Les disputes s'enchaînent. Me voit-elle ? Elle semble me fixer avec un air si désespéré ! Elle s'approche de moi, et, en un soupir, me supplie « aide-moi ». Comment ?

## 10.

À mon réveil, je vais sur internet. Recours ultime contre la folie qui m'empare ? Non, je ne crois pas.

On y évoque des phénomènes dits d'EVP, Electronic Voice Phenomena.

Je lis nerveusement plusieurs blogs et sites de référence de ce genre.

Les témoignages, plus effrayants les uns que les autres, se regroupent, les voix enregistrées sur des supports

audio sont toutes assimilées à des entités revenues de l'au-delà.

Alors quoi, j'ai un fantôme maintenant ? Il ne manquait plus que ça !!

Je vais me passer un peu d'eau sur le visage. Les vapeurs de l'eau chaude montent sur le miroir suffisamment pour que je perçoive les mots inscrits « aide-moi » là, en plein milieu. Oh non, non, non, non !

Je recule, manque de tomber et sors de la pièce.

J'avance, tel un zombie, dans mon salon, complètement tétanisé. Je dois sortir, vite. Je m'enfuis littéralement de mon appartement, théâtre de phénomènes bien trop indigestes pour moi.

## 11.

Je marche dans les rues, sans trop savoir où aller. J'ai besoin de voir Debbie, et vu l'heure, je sais exactement où la trouver.

La réunion doit être terminée, mais je pense qu'elle doit discuter avec les nouveaux venus, les abreuvant de belles paroles empreintes d'un optimisme tout à fait saugrenu.

Pas manqué, je l'entrevois dans l'allée devant la salle. Je m'approche d'elle au moment où les troupes se dissipent et je lui propose de la raccompagner. En allant chez elle, je lui raconte tout, mon déblocage, le sujet de mon livre (je m'attarde plus précisément sur le personnage attachant de Robyn, et le fait que je me suis pris d'affection pour elle), les détails de ma rencontre avec mon éditeur... Elle n'habite pas très loin, raison pour laquelle, entre autres, elle peut se permettre d'assister si souvent aux assemblées des alcooliques repentis. Aussi, quand j'en arrive aux enregistrements et à leur particularité, nous sommes arrivés. Elle me propose d'entrer, machinalement, et j'accepte avec empressement, tellement je suis heureux de pouvoir me confier sur les événements derniers. Elle est restée étrangement muette tout au long du chemin, mais elle ne semble pas vraiment réceptive pour autant.

Je dirais même qu'elle commence même à s'énerver.

Elle se jette littéralement sur le canapé avec un soupir de protestation. En déroulant son écharpe, elle réfléchit et semble prête à me sortir le sermon du siècle. Elle prend une grande inspiration et attaque « Tu sais quoi ?

Vraiment, je ne te comprends pas ! Comment oses-tu me faire ça ? Évidemment, j'aime pas trop l'idée que tu parles de cette enfant violée, vraiment. On dirait que pour toi, tout ça, c'est un jeu ! Mais la vie c'est pas juste un jeu et tu ne peux pas... » Les larmes lui montent aux yeux et, pour ne pas leur laisser le temps de couler, elle les essuie du revers de ses doigts élançés, toujours affublés de mitaines. Je la trouve si jolie, je suis pris de regret. Dans ma précipitation, je n'ai même pas eu l'once d'un remords. J'avais prévu qu'en temps voulu, j'amènerai le sujet de mon livre tout en douceur, pour amortir le choc, la rage et la consternation dont visiblement, j'étais le témoin en cet instant. Elle avait raison de m'en vouloir, j'ai été égoïste et maladroit. J'essaie de m'approcher d'elle, je ne sais pas à quoi je pense, peut-être à l'enlacer et à m'excuser. Mais elle ne m'en laisse pas le temps. D'un geste du bras, elle me repousse et se redresse, tremblante. Je la regarde s'éloigner abasourdi et hébété. Elle ne s'absente que quelques secondes et déjà, je sens l'angoisse monter en moi. Qu'est-ce que j'ai fait ? Pourra-t-elle me pardonner ? Elle revient, plus calme, et tient une photo style polaroid, dans ses mains assaillies de soubresauts. Elle me tend l'image. On y voit un homme d'une quarantaine d'années avec une petite fille sur ses genoux. Elle me balance d'une voix à peine audible tant les sanglots l'étouffent « ce n'est pas un jeu, ce sont de réelles souffrances ».

Je ne l'écoute plus déjà. Je ne peux défaire mon regard de cette fillette penaudes qui serre un lapin défraîchi. La douleur m'a rattrapé, et m'entoure de ses horribles doigts glacés. Je reconnais l'homme sur la photo. Il est plus jeune et ses lunettes sont d'une autre époque, mais aucun doute ne subsiste. Il s'agit de l'homme de mon rêve, le compagnon de Robyn.

## 12.

Le traumatisme psychique est l'ensemble des dommages d'ordre psychologique résultant d'un événement dramatiquement subi ou de toute forme de violence, éprouvée physiquement ou moralement.

Il s'exprime particulièrement dans la vie quotidienne par un trouble de stress post-traumatique dans lequel des



éléments anodins, mais soudainement associés à l'événement premier, se transforment en stress. Le traumatisme psychique peut s'accompagner d'un traumatisme physique.

Je m'évanouis. Black out.

Je suis plongé dans le noir total, mais je perçois au loin la voix de Debbie. Je crois qu'elle pleure et qu'elle parle avec quelqu'un au téléphone. Peut-être les secours. Puis plus rien.

### 13.

Je m'éveille dans un lit d'hôpital. L'infirmière est là, et remplace mon oreiller. Elle me sourit gentiment. « Eh bien, vous lui avez fait une sacrée frayeur ! Elle est restée dans la salle d'attente toute la nuit, et nous a presque harcelés pour qu'on la laisse vous veiller. » De la tête, elle désigne Debbie à l'autre bout de la pièce, assoupie dans un vieux siège inconfortable. J'éprouve une grande fatigue. Je n'ai plus la force de garder les yeux ouverts. Mes paupières se referment comme des portes de prison.

### 14.

Je rêve encore. Le père de Debbie est là. Il est fou de rage. Dans un excès de fureur, il poursuit Robyn. Elle se rue dans les couloirs, comme quand elle essayait d'échapper à son père. Il l'attrape par les cheveux, et la fait valser en arrière. Ses yeux reflètent la démence, quand il la projette violemment contre le mur adjacent. Sa tête heurte violemment le sol, et un filet de sang coule de ses oreilles et de son nez. Mais elle se relève, et réussit à esquiver un autre coup. Elle paraît totalement terrifiée, néanmoins, elle se dérobe, court et se soustrait à sa vue. Il s'élance à son tour, et la pourchasse. Le combat s'achève dans une pièce en travaux. Il fond sur elle, et lui assène le coup fatal. Elle s'écroule de tout son long sur les bâches, étalées à l'occasion de la rénovation de la salle de bains. Alors, il racle sa gorge, et se défait d'un épais glavier sur la dépouille encore fraîche de son ancienne amante, avant de l'enrouler dans le plastique transparent. Il soulève l'épais fardeau et entreprend ses travaux de dissimulation du corps. La pièce a été évidée, et ses murs dénudés en vue de leur réfection. L'homme place le corps contre un des pans, le coince avec des

armatures métalliques et y place des cales. Il lui faut plusieurs jours pour achever de couler entièrement le béton du coffrage, si bien que quand il arrive à vingt centimètres du plafond, l'odeur de putréfaction a envahi l'appartement. Il place, ingénieusement, un bloc de luminaires encastrables, qui d'ailleurs, se trouve toujours dans ma salle de bains, pour dissimuler la partie qu'il n'a pu combler. Il pose les faïences une à une, patiemment, sans jamais se repentir, ou éprouver de la honte et de la culpabilité. Cet homme est aussi affreux que Debbie me l'avait décrit. Il respire la destruction, le mal, la mort et le néant.

## 15.

À mon réveil, Debbie n'a pas bougé, mais en me voyant me redresser et m'agiter de la sorte, elle sort de son endormissement. « Il l'a emmuré » je lui lance d'une façon totalement dé cousue. « Quoi ? Tu vas bien ? Tu m'as vraiment fichu la frousse !! Ne me refais jamais ça !! ». Je me lève, arrache mes fils, et enfile mon jean posé sur une chaise. « Mais qu'est-ce que tu fais ? Tu dois attendre le médecin, qu'il signe ton autorisation de sortie, attends ! Calme-toi, il ne sera pas là avant 13h. » « Je n'ai pas le temps de t'expliquer, excuse-moi, pour tout, vraiment. Je dois rentrer à la maison, je dois vérifier quelque chose. C'est très important, après je te promets que ce sera fini tout ça, je t'expliquerai tout. » Je lui claque un gros bisou sur le front, finis de m'habiller et file signer une décharge pour quitter l'hôpital. En chemin, je m'arrête dans une quincaillerie pour acheter ce qui se rapproche le plus d'une masse.

Arrivé à la maison, mon adrénaline est à son comble.

Je dépose mes clés sur le buffet de la cuisine, jette ma veste sur le canapé, et me dirige prestement vers la pièce de toutes mes attentes.

Et si je me trompais ? Puis-je vraiment me fier à ce qui ressemble en tout point à un mirage ? Aux errances vagabondes de mon esprit dérangé ?

Tout en moi, dans mon sang, dans mes veines, toutes mes sensations me portent à croire qu'elle est bien là, devant moi, dissimulée sous une couche épaisse de béton. Les lumières semblent me narguer de leurs yeux écarquillés. Elles sont réelles, elles, tout comme dans cette vision que j'ai eue. Je pouvais ressentir la peur de

Robyn aussi fort que le dédain de son tortionnaire. Tout était trop réel, pour laisser le doute planer, je dois à tout prix connaître la vérité.

## 16.

Je m'attelle à cette immense charge de travail, en déployant une force que je ne me connaissais pas. En quelques coups de massue à peine, la faïence vole en éclats. Je m'arrête un instant pour reprendre mon souffle. Je me surprends à penser à mon livre à mes récents blocages. La blancheur de la page désigne la mort et l'écriture constitue un recours contre le néant envahissant. Et je me sens plus vivant que je ne l'ai jamais été. Un nouveau souffle m'envahit et je reprends ma besogne. Les fourmis m'engourdissent les membres lorsque les coups s'enchaînent. Les gravats s'amoncellent autour de moi quand je touche au but. J'aperçois l'armature métallique qui retient le plastique. J'ai beau avoir fait preuve d'une foi inébranlable en mes convictions, je reste abasourdi quand je l'aperçois. Elle est ici, sous mes yeux. Dans ma réalité. Dans ce mur. Il ne reste plus qu'une seule chose à faire. Et je serai libre, enfin. Je saisis le téléphone de l'entrée et je compose le numéro de la SCOTLAND YARD.

## 17.

Ma Robyn s'appelait en fait, Lilly RICHARD, et l'examen de son cadavre révéla que son décès se situerait au début des années 2012.

## 18.

Le père de Debbie, ne lui fera plus de mal. Il a pris 'perpet'.

## 19.

2022, la foule est là, présente, bruyante, elle est venue au rendez-vous. De plus en plus de gens arrivent pour assister à la première mondiale du *Murmure des Cloisons*. La machine est en route. Le livre a eu un succès phénoménal et le rêve que souhaite concrétiser une grande partie des écrivains, est de pouvoir toucher toujours plus de gens. Mais, toute cette médiatisation

autour de mon roman, me pousse dans la lumière, et ça me terrifie, je crois que je ne m'y suis absolument pas préparé. D'une main, je serre très fort mon petit jeton sur lequel brille fièrement le numéro cinq, de l'autre, j'essaie de ne pas broyer la douce main de ma Debbie. Elle est vraiment sublime ce soir, et c'est plus qu'un honneur pour moi, d'être à son bras. Quitte à être surexposé, autant l'être avec la plus magnifique jeune femme de la soirée ! Je l'aime tellement. Elle a beaucoup trop souffert de par le passé. Elle garde des blessures en elle si profondes, et si déchirantes, qu'il me suffit parfois d'en effleurer les cicatrices pour tout comprendre d'elle. Cependant, elle compose avec le présent et travaille à panser son passé, et à se mériter elle-même. L'amour qu'elle me porte est absolu, inconditionnel, et ne dépend d'aucune autre chose pour exister. Chaque jour, elle me pousse à me dépasser, à me montrer à la hauteur, et, m'aide à me sentir homme. Je suis tellement heureux. Et exceptionnellement, je m'autorise à penser à Lilly RICHARD. Aurait-elle aimé tout ce tapage autour de son histoire ? J'aime à penser qu'elle aurait savouré chacune de ces minutes de gloire, ces minutes de bruit chassant à tout jamais le silence des attentes insoumises.

FIN